



## CHRONIQUE ART ET SOCIÉTÉ

## UN ART CHARGÉ DE POUVOIR

PAR EMMANUELLE LEQUEUX

« Ici, le mot art n'existe pas ». Ici, sur cet îlot perdu au large de Madagascar. Là, où Mathieu Briand a décidé d'installer sa micro-utopie artistique. Il y a dix ans déjà, l'artiste d'origine marseillaise tombe presque par hasard, par des connaissances familiales, sur ce paradis pas si idyllique. Il est habité par une seule famille, avec qui il parvient à s'entendre pour être accepté. « Ma pratique a toujours consisté en des projets au temps long, et j'avais besoin de me mettre dans un autre contexte, explique le jeune Français aujourd'hui exilé à Melbourne. J'ai toujours beaucoup voyagé au fil de mes expositions, mais en restant dans le même milieu, de régisseurs et de directeurs de musée, à parler toujours de la même chose. J'avais besoin d'impliquer l'aventure de l'art davantage dans la société, et de remettre la main sur cette question du contexte ». Sur cette île donc, au fil d'épisodes rocambolesques, Mathieu Briand décide d'inventer un laboratoire communautaire, où les artistes pourraient créer autrement, et se remettre profondément en question. « Depuis longtemps, dans la mouvance des voyageurs techno, je suis fasciné par les notions de piratage et de piraterie, l'imagerie de l'île comme point de fuite, la notion de zones d'autonomie développée par Hakim Bey », estime-t-il.



Œuvre de Jacin Giordano réalisée dans le cadre du projet « Et in Libertalia Ego » de Mathieu Briand. Photo : D. R.

Passons sur les tribulations qui n'ont pas manqué d'accompagner cette « Libertalia ». L'essentiel est la façon dont l'art se frotte à « ce micro-monde, réduit à l'essentiel ». « À mon arrivée, je me demandais vraiment quoi produire, et pourquoi, raconte-t-il. Je suis avant tout parti pour faire de la recherche. Il y a un arbre sacré au cœur de l'île, j'ai d'abord proposé à la famille d'organiser un rituel ». Autour d'un zébu venu pour l'occasion, une fête permet une première approche. Des œuvres naissent doucement, dans le fouillis de la jungle. « C'était le chaos, et avec ce chaos, j'ai décidé de faire mon atelier », se rappelle-t-il. Au fil des ans, Rudy Ricciotti construit un abri, Thomas Hirschhorn compose une bibliothèque sur mesure, et surtout Pierre Huyghe, Grégory Chapuisat ou Kimsooja acceptent récemment de faire le voyage. La Maison rouge d'Antoine de Galbert propose aussi exceptionnellement de soutenir l'expérience, qui devrait mener à une exposition dans son espace parisien en 2015. Si les dieux le veulent... Car ils sont parfois revêches en ces terres lointaines. Mystérieusement, certaines œuvres sont détruites au fil des nuits. « Un jour, un enfant a été brûlé accidentellement sur l'île. Il fallait donc anéantir le pouvoir de ces œuvres d'art que les habitants ont assimilé à de la magie noire », raconte Mathieu Briand. Sinon, pourquoi Damián Ortega aurait-il fait numéroter les feuilles d'un arbre, une par une ? D'autres rituels suivent. La destruction des pièces ? Elle ne peine pas même l'artiste : « Nous sommes dans une pensée sauvage, cette destruction est presque une validation de mon projet, analyse-t-il. L'art a là-bas un impact complètement direct, beaucoup plus qu'en Occident ». Qu'il n'y ait pas de mot pour le dire importe peu : l'art est sur cette terre chargé d'un pouvoir qu'il a sans doute perdu ici. 📧🐦

www.mathieubriand.com

savoir faire et  
faire savoir  
gil joseph  
wolman

34 rue de Seine 75006 Paris  
T +33 (0)1 46 34 05 84  
F +33 (0)1 46 33 03 37  
galerie@natalieseroussi.com  
www.natalieseroussi.com

exposition  
24 mai – 12 juillet  
vernissage  
le samedi 24 mai  
de 12h à 19h

natalie  
seroussi